

Article

« Pour une véritable histoire de l'éloquence »

Brian Vickers

Études littéraires, vol. 24, n° 3, 1992, p. 121-152.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500989ar>

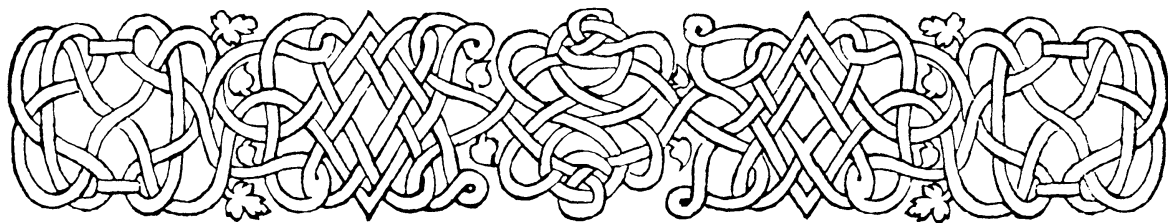
DOI: 10.7202/500989ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



POUR UNE VÉRITABLE HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE¹

Brian Vickers

Power above powers, O heavenly *Eloquence*,
That with the strong rein of commanding words,
Dost manage, guide and master th'eminence
Of men's affections, more than all their swords;
Shall we not offer to thy excellence
The richest treasure that our wit affords?

Samuel Daniel²

■ Tenter d'écrire l'histoire d'une idée ou d'une discipline en remontant dans le temps, cela veut dire faire face à toute une série de problèmes dont certains sont apparents, d'autres non. L'histoire elle-même est caractérisée par la présence simultanée de la continuité et du changement, par les rapports fluctuants entre la continuité biologique et génétique chez les individus, dans les groupes, les langues, les

nations, les institutions, les calendriers, les méthodes pour mesurer le temps d'une part et, de l'autre, les processus de croissance, de maturité, de décadence, de réforme, de révolution. Alors que le changement se remarque facilement (car, dans une séquence soutenue d'actions ou d'événements, c'est ce qui est nouveau ou différent qui attire l'attention), il est plus difficile de composer avec la conti-

1 Version révisée et amplifiée de « Rhetorical and anti-rhetorical Tropes: On writing the History of *elocutio* », paru dans *Comparative Criticism*, 3 (1981), p. 105-132, repris ici avec l'aimable autorisation de la directrice, Elinor S. Shaffer et de l'éditeur, Cambridge University Press.

2 P. 96, lignes 939-944.

nuité. En fait, la continuité masque souvent le changement, surtout dans l'histoire d'une langue, au sein de laquelle les mots conservent leur forme tandis que leur sens est soumis à toute une série de métamorphoses, de la plus petite à la plus grande.

Je peux citer d'expérience deux exemples de changement de sens frappants : ce sont les mots, et les concepts qui les sous-tendent, de « plaisir » et de « loisir ». Pour les modernes que nous sommes, « plaisir » semble un mot tout à fait innocent, qui ne peut être empreint de dégradation que si l'on y ajoute une épithète extrêmement péjorative : des plaisirs « bas » ou « avilissants ». Et pourtant, depuis les Grecs et les Romains jusqu'au XVII^e siècle au moins, le mot lui-même — *hedone*, *voluptas*, plaisir — avait des connotations inhérentes négatives qui l'associaient aux sens et aux appétits physiques qui peuvent réduire l'homme à une existence animale. L'attaque contre la prétendue « philosophie hédoniste » d'Épicure (sans fondement, nous le savons aujourd'hui) partait de ce sens négatif que l'on attribuait au mot plaisir. Voilà pourquoi, lorsque nous lisons des textes latins ou des textes de la Renaissance en vernaculaire, nous devons avoir soin de ne pas surimposer notre sens moderne, candide, à leur concept du « plaisir³ ». Il faut avoir la même prudence avec le mot « loisir » ou *otium*, qui pour nous ne fait que représenter le temps qui nous appartient une fois que nous avons fini notre travail de la

journée, de la semaine ou de l'année, alors que, de l'époque romaine à la fin du XVII^e siècle au moins, *otium* se confondait souvent avec oisiveté, gaspillage, complaisance envers soi-même, perte de substance, caractère efféminé, ténèbres et mort. Ici encore, les associations négatives font d'*otium* un concept que les lecteurs modernes ont du mal à saisir dans les textes anciens⁴.

Dans ces exemples, comme dans bien d'autres cas, la persistance d'un mot donne une impression illusoire de continuité. Nous croyons entrer directement en communication avec les philosophes et les poètes du passé, alors qu'en fait un fossé invisible nous en sépare. Le mot « éloquence » n'a pas subi de changement aussi sérieux; il ne semble se charger de connotations négatives que lorsque la capacité de communication humaine, dans tous ses aspects, est remise en cause : par exemple, lorsqu'on oppose un modèle de discussion rationnelle, de façon étroite et hostile, à un discours de persuasion basé sur l'appel aux passions. C'est ainsi que Thomas Hobbes, dont l'idéal avoué d'expression de la pensée était la géométrie euclidienne, avec son mode logique de déduction à partir de prémisses fixes, écrit à la fin du *Léviathan* : « There is nothing I distrust more than my elocution » (p. 466). Hobbes, comme toujours, est un cas particulier, mais il montre que l'éloquence peut acquérir une réputation douteuse si une vision du monde très différente, la philosophie de

3 Voir, entre autres, Vickers, 1986.

4 Voir, par exemple, Vickers, 1990.

Platon par exemple, s'y oppose. Et pourtant, le phénomène sur lequel je voudrais ici attirer l'attention est la mauvaise réputation que créent à l'éloquence, ou plutôt à l'*elocutio*, ceux qui, sans être les ennemis de la rhétorique, en sont en réalité les historiens. Ceci aurait été « *sometime a paradox, but now the time gives it proof* » (*Hamlet*, III 1, 115).

Les historiens de la rhétorique doivent faire face au fait que leur discipline se situe clairement de l'autre côté d'un ou de plusieurs fossés profonds qui nous séparent du passé. Car la rhétorique par deux fois a été sur son déclin, et par deux fois on lui a redonné vie⁵. Survivante de l'Antiquité sous une forme fragmentaire, mal comprise et, eu égard aux normes classiques, mal appliquée, elle a retrouvé quelque chose de sa cohérence originelle et de son pouvoir intellectuel pendant la Renaissance. Si sa position fut très importante entre 1500 et 1800, elle perdit graduellement sa place éminente au cours du XIX^e siècle, pour des raisons qui ne sont pas encore parfaitement comprises. Parmi celles-ci, il faut mentionner l'attaque par les Romantiques de l'esthétique littéraire formaliste ou pragmatique, à laquelle ils ont substitué une autre forme de rhétorique; l'importance croissante des sujets modernes dans les écoles et les universités; le déclin de la philologie classique, elle-même s'efforçant de concurrencer les sciences nouvelles en faisant de la critique textuelle une discipline rivale. Alors qu'au cours des trente premières années de notre siècle elle était

totalement déconsidérée, la rhétorique a fait une remontée spectaculaire et a pris une place de plus en plus importante dans les humanités, à la fois pour elle-même et comme objet de référence pour la critique littéraire, la philosophie, le droit, la linguistique, l'histoire des sciences... et on pourrait allonger la liste. Au cours des cinquante dernières années sont parus d'innombrables ouvrages traitant de rhétorique et, en particulier, des études historiques qui ont permis de remettre en lumière des aspects de cette discipline trop souvent négligés et incompris. Et pourtant, si étonnant que cela puisse paraître, dans le processus même de redécouverte de la rhétorique comme phénomène culturel, une partie a constamment été sous-estimée : l'*elocutio*.

I

La rhétorique, comme art de la communication persuasive, était un système intégré traitant du processus de composition dans son entier : trouver les matériaux, les organiser, les exprimer, les apprendre par cœur, les communiquer de façon efficace en constituaient les cinq parties. Et même si les deux dernières avaient moins de pertinence en dehors du contexte original de l'art oratoire, elles n'en ont pas moins continué d'avoir, de façon inattendue, des conséquences importantes. Par contre les trois premières, *inventio*, *dispositio*, *elocutio*, ont toujours constitué une entité *indissoluble* — c'est du moins ce que chacun aurait pu croire en se reportant aux textes

5 Vickers, 1988, ch. 4 et 5.

fondamentaux. Pourtant, en lisant quelques-unes des histoires modernes de la rhétorique qui ont eu de l'influence, on est souvent frappé par le statut accordé de plus ou moins mauvais gré à l'*elocutio* et à ses techniques détaillées. Dans certains cas même, on constate un rejet complet de cette partie de la rhétorique, que cette hostilité provienne d'une tradition philosophique qui manifeste une certaine aversion à l'endroit d'un recours à l'affectivité (Platon, Locke), ou encore de l'adéquation postromantique entre la notion de « sincérité » et celles de « spontanéité » ou de « naïveté » (et pourtant, comme les rhétoriciens le savent depuis bien longtemps, il ne s'agit là que d'une forme intentionnelle de l'art : *ars est celare artem*).

Les plus savants eux-mêmes, parmi les historiens de la rhétorique, peuvent céder à cette tentation de minimiser l'*elocutio*. Ainsi George Kennedy (qui a transformé l'étude actuelle de la rhétorique grecque), lorsqu'il décrit le rôle « increasingly important » que jouent les figures de rhétorique à l'époque hellénistique, estime que Théophraste est « probably responsible for elevating the subject to a level equal to diction and thus encouraging the process of identification of figures which led to the almost interminable lists in later rhetorical handbooks » (p. 277⁶). Nancy Struever, dans sa passionnante étude sur la rhétorique et l'historiographie de la Renaissance, démontre fréquemment une profonde compréhension des buts de la rhétorique et souligne bien sa position ambivalente

dans la société, mais ne parle des questions de style qu'avec ennui. Elle considère les traités de rhétorique classique de l'ère tardive comme étant « exhaustive but repetitive and stale » (p. 33-34), et elle désigne avec un certain dédain le *De Inventione* et les *Topica* de Cicéron, ainsi que le *Ad Herennium*, d'un auteur anonyme, comme « the more mechanical treatises » (p. 46-47).

De la même façon, James Jerome Murphy, dans un ouvrage où il fait œuvre de pionnier, *Rhetoric in the Middle Ages*, signale à plusieurs reprises et en le désapprouvant le fait que la rhétorique romaine utilise ce qu'il appelle « highly developed, rather mechanistic theories of style (*elocutio*) based upon a Hellenistic proliferation of *figurae* » (p. 8sq.). Il estime que le *De Inventione* a une « severely arid textbook quality » (p. 17, note 25), qu'il est « highly schematized » (p. 109) et manque d'humanité. Murphy écrit explicitement une histoire de la théorie de la rhétorique et, comme tous les historiens modernes de ce domaine, il semble préférer une approche « philosophique », car il déplore l'échec de tous les grands plaidoyers pour une telle « philosophical and psychological breadth » (p. 63). Toutefois, les lecteurs et ceux qui ont eu recours à la rhétorique dans le passé ne pourraient partager cette opinion, car le nombre de fois où l'on a reconnu la nécessité de conseils pratiques pour assurer le succès de l'exercice de persuasion est l'une des constantes de l'histoire de la rhétorique. Pendant deux mille ans, à peu près

6 Voir aussi p. 290 et 321-322. Pour connaître d'autres historiens modernes qui rejettent les figures, voir Vickers, 1970, p. 88sq.

tous les ouvrages de rhétorique ont inclus une liste des armes que l'orateur avait à sa disposition, les tropes et les schèmes, qui vont d'une douzaine à cinq mille, et certains livres se contentent même tout bonnement d'énumérer ces listes. Puisque les rhéteurs de tant d'époques et de cultures différentes s'accordent sur la valeur que peut avoir une connaissance approfondie de ces moyens, le chercheur d'aujourd'hui doit s'efforcer de les comprendre, au lieu d'essayer de s'en débarrasser.

La façon dont Murphy traite de ces ouvrages est un bon exemple des difficultés auxquelles doit faire face l'historien qui, bien entendu, est incliné à croire qu'à mesure que le temps passe, les choses vont changer. Il n'en est rien. Par exemple, à propos de la période qui va de l'an 400 à l'an 1050 de notre ère, Murphy fait remarquer qu'il existe un certain nombre de traités de rhétorique

devoted solely to figurae. Parroting as they do the familiar Roman rhetorical doctrines, these works present nothing new. In fact, their only importance lies in their absolute acceptance of the ancient system (p. 44).

Cette continuité, pendant une période de désordre et de confusion culturels et intellectuels, pourrait bien sûr être une manifestation de la persistance irréfléchie de la tradition. Mais nous pouvons aussi supposer qu'elle correspond à la nécessité, pour ceux qui en avaient besoin, d'avoir sous la main des manuels de conseils pratiques. Ceux de Cicéron et le *Ad*

Herennium ont eu une influence énorme au Moyen Âge (p. 104-105), à une époque où la rhétorique était importante non seulement en grammaire (selon la tradition héritée de Donat), mais en tant que rhétorique même, comme dans les arts poétiques par exemple (p. 140-141). Si bien qu'un étudiant du XI^e ou du XII^e siècle, comme le fait justement observer Murphy, « would have been exposed to the lore of the *exornationes* » plus de deux fois (p. 141). Ainsi, une bonne instruction à l'époque médiévale ne permettait pas d'ignorer les multiples facettes de la rhétorique. Nous en avons la preuve dans les listes de figures que comprennent les grammaires et les ouvrages de rhétorique, listes que Murphy cite consciencieusement⁷.

Murphy semble en général troublé par le côté pratique de ces traités. Il dit de l'un qu'il est « *nakedly pragmatic* » (p. 221); il admet d'un autre, toutefois, qu'il n'est pas un « *nakedly schematic handbook* » (p. 230). Pourtant, c'est ce caractère pratique qui a donné une si grande popularité à ces ouvrages : ils apportaient à ceux qui se voulaient écrivains, poètes ou prédicateurs des modèles à imiter ou à recréer. On peut parfois se demander si les auteurs médiévaux ne faisaient qu'imiter servilement ces modèles, dans une volonté d'adhésion inconditionnelle à la doctrine de la rhétorique classique (ce qui est peu probable), ou bien s'ils étaient conscients des fonctions poétiques et psychologiques qui s'y trouvaient.

7 Voir p. 149-152, 164-167, 170-172, 182-191, 204-205, 238, 342. Murphy cite ces listes sans enthousiasme, explication ni commentaire, sauf dans des notes occasionnelles du genre de celles-ci : « brief listing of the items » (p. 151); « a long list of figures » (p. 179); « a lengthy section » (p. 205).

Murphy ne cherche guère à savoir si les auteurs de ces traités avaient donné leur opinion sur le rôle de ces écrits théoriques. Les rhéteurs de la Renaissance et de l'époque classique, eux, l'ont certainement fait, comme je l'ai déjà amplement démontré⁸; c'est pourquoi Murphy pose mal le problème quand il écrit : « The available rhetoric of Cicero—the *De Inventione* and *Rhetorica ad Herennium*—fastened entirely on technique without an explicit rationale for the use of rhetoric » (p. 360). Il est évident que la rhétorique médiévale est fragmentaire à tous points de vue, justification théorique comprise, mais on peut trouver un certain nombre de passages dans lesquels les rhéteurs décrivent une façon particulière de susciter des émotions, par exemple, ou de forcer l'approbation d'un auditoire. Un des signes d'originalité de la rhétorique de la Renaissance fut de raviver cette dimension théorique et de faire une large place aux tropes et aux schèmes.

Si savant et utile que soit le livre de Murphy, on y chercherait en vain le moindre signe d'enthousiasme envers l'*elocutio* ou quelque reconnaissance de la valeur d'une doctrine transmise avec une telle fidélité de génération en génération. Cette lacune peut venir en partie de la décision d'écrire une histoire de la théorie d'un art pratique. Cependant, la rhétorique médiévale entendait par théorie « a set of rules that provide a definite method and system of speaking » (p. IX); on voit que l'attention, tout au long de cette période, était donc directement orientée vers le côté prati-

que, laissant fort peu de place aux questions purement théoriques (au sens où nous les entendons). De plus, les rhéteurs du Moyen Âge n'exigeaient pas que ces « règles » soient originales dans l'œuvre d'un « théoricien ». Si bien qu'il est possible de retrouver les figures classées par l'auteur du *Ad Herennium* ou par Donat pendant des milliers d'années, par toute l'Europe, réutilisées et remaniées, « newly set forth », avec ou sans référence à leur source première, souvent ignorée d'ailleurs. De fait, on peut à peine soulever la question de l'originalité en rhétorique, sinon pour se demander : « who would 'scape whipping? » (*Hamlet*, II 2, 556.) Les auteurs d'ouvrages de rhétorique postérieurs à cette époque et qui ont fait véritablement œuvre originale sont peu nombreux : l'on pense spontanément à Longin et Vives. Puttenham a tenté d'être original, en ayant recours à une terminologie anglicisée, mais les résultats ne furent pas convaincants.

Le problème fondamental, c'est qu'écrire l'histoire de la rhétorique est une tâche extrêmement singulière et quasi impossible. Car, quelle que soit l'époque, le rhéteur qui construit un ouvrage de rhétorique, remaniant les divers éléments, essayant de les arranger de façon nouvelle et plus satisfaisante, avec des exemples mieux choisis, n'écrit pas pour les historiens de l'avenir, mais pour des écrivains en herbe, et c'est donc dans la poésie, la tragédie, la fiction, l'histoire ou la vie culturelle de l'époque que l'on pourrait trouver les résultats et les effets de son travail. Le théori-

8 Vickers, 1970, ch. 3; 1988, ch. 6.

cien n'éprouve que rarement le besoin de faire du produit fini une œuvre littéraire, un traité de philosophie ou un ouvrage distrayant. Son but, en fait, c'est de produire un guide qu'utiliseront les autres dans leurs projets de création, et il est rare qu'il s'en serve lui-même (quels auteurs d'ouvrages de rhétorique, en effet, ont produit quelque chose d'original?). Il ne sait pas écrire; tout ce qu'il sait c'est enseigner aux autres comment écrire... Un ouvrage de rhétorique n'est donc pas un modèle de création, mais un outil qui a comme objectif d'apprendre à émouvoir, à persuader, à défendre, à convaincre, à impressionner, à tromper, selon les buts que poursuit celui qui le consulte. Un ouvrage de rhétorique, *ars* ou *technè*, est un manuel portant sur la façon de pratiquer une discipline fondée sur un ensemble d'opérations bien définies et qui ont déjà été éprouvées.

L'équivalent moderne le plus proche serait un livre sur le tennis ou sur le ballet. Lire comment effectuer des coups droits, des passes, des lobs, comment relancer une balle à la volée ou encore comment exécuter pirouettes, sauts et entrechats peut être bien ennuyeux; mais regardez M^cEnroe ou Becker, Nourieff ou Margot Fonteyn, et vous verrez que le système se justifie parce qu'il rend possibles des mouvements gracieux, expressifs, et qui ont un but précis. Écrire une histoire de la musique en se fondant uniquement sur des textes théoriques, des manuels traitant de l'harmonie et du contrepoint, est évidem-

ment possible, mais ne suffit pas; il faut aussi écouter la musique. Écrire l'histoire de la rhétorique uniquement à partir des manuels peut sérieusement induire en erreur : les pièces de Shakespeare, la poésie de Donne et de Sidney, sont de meilleurs guides pour découvrir les possibilités de la rhétorique que tous les manuels du monde. Et pourtant, ces œuvres n'auraient pu être écrites sans manuels. Une histoire *complète* mettrait en jeu à la fois la théorie et la pratique. Ceux qui écrivent une histoire partielle doivent se rendre compte qu'ils risquent d'omettre une bonne partie de ce qui est important.

L'historien de la rhétorique doit faire face à un autre problème : celui de la pérennité de systèmes ou de modèles, qu'une étude étroitement chronologique peut sérieusement occulter. Suivre l'*ars dictaminis* depuis ses débuts, au monastère du Mont-Cassin dans les années 1080, jusqu'à Bologne, environ trois cents ans plus tard, et n'y voir que peu de changement, peut être déprimant pour l'historien⁹, qui tend à fonder sa lecture de l'histoire sur le changement. Pourtant, du point de vue de l'histoire culturelle, surgit une question bien différente et tout aussi importante, car cette continuité est la preuve que le système fonctionne à la satisfaction générale. Afin d'évaluer convenablement la situation, on devrait considérer chaque contexte culturel séparément; ainsi, avec l'*ars dictaminis* et son système complexe d'adresses, fondé sur des distinctions précises de rang et de statut, on se retrouve-

9 C'est le regret de Murphy (p. 211), bien que tous les chercheurs ne soient pas de son avis.

rait vite dans l'histoire de la culture, comme ont pu le constater plusieurs historiens du Moyen Âge. Les traités d'art épistolaire répondaient en effet à un besoin, non seulement sur le plan de l'écriture, mais aussi sur le plan social, de sorte qu'une simple histoire des manuels ne pourra jamais donner leur véritable signification. Pour comprendre la rhétorique, il faut se pencher sur la vie.

Une fois encore, c'est une caractéristique de certains systèmes que d'évoluer avec une complexité grandissante, jusqu'à leur point de saturation. En examinant les traités de rhétorique, on n'est pas étonné de constater qu'ils aient voulu traiter toutes les situations possibles. L'idéal du compilateur d'un ouvrage de rhétorique exhaustif (et c'est là une idée digne d'une fiction de Jorge Luis Borges) serait de concevoir une forme et un nom pour toutes les situations ou effets linguistiques ou psychologiques concevables. Quelques auteurs ont compris que la tâche était impossible : « Words are limited; realities infinite », écrit Juan Luis Vives (*De Ratione Dicendi*, trad. Cooney, p. 266). Mais d'autres ont tenté par tous les moyens imaginables d'identifier toutes ces possibilités. Murphy parle d'une *Summa grammaticalis*, qui date de 1200 environ, « which provides about three thousand examples of names to illustrate the four Latin declensions » (p. 235). Guido Faba a, semble-t-il, consacré quatre ouvrages complets à la façon de commencer une épître (p. 257) : un rhéteur lui-même serait à court de mots pour commenter pareille abondance... Laurent d'Aquilegia, dans sa *Practica* (v. 1300), ramène la rédaction d'une lettre à une série de schémas hori-

zontaux, dans laquelle le rédacteur peut tout simplement choisir ce qui lui convient, faisant ainsi de « letter-writing a skill that is possible to any person capable of copying individual letters of the alphabet » (p. 259). J'ai choisi délibérément ces quelques exemples parmi les plus étonnants qui soient parce qu'ils mettent bien en évidence ce que je veux dire : même ici, le traité de rhétorique ne fait que remplir son rôle en apportant une aide pratique, et tient ainsi ses promesses. Plus on lit d'ouvrages de rhétorique sans référence au milieu littéraire ou culturel, plus on est forcé de constater la faiblesse du genre. La difficulté et le paradoxe qui surgissent lorsqu'on veut écrire son histoire, c'est que la rhétorique est là pour être mise en pratique et non pour être contemplée.

II

Les historiens de la rhétorique de la Renaissance et de la rhétorique moderne doivent faire face aux mêmes problèmes que Murphy, et il faut espérer qu'ils feront preuve du même équilibre et de la même largeur d'esprit, ainsi que de la même honnêteté en traitant du travail des autres. Les études les plus complètes sur la rhétorique en Grande-Bretagne, pour la période qui s'étend de 1500 à 1800, nous viennent de Wilbur Samuel Howell, dont le *Logic and Rhetoric in England, 1500-1700* (1956) soulève de façon très claire quelques-uns des problèmes fondamentaux qui surgissent lorsqu'on écrit l'histoire de la rhétorique. Il faut dire tout d'abord que la rhétorique y est totalement isolée de la littérature : Howell ne tient aucun compte de Sidney, de Donne, de

Herbert, de Shakespeare, de Bacon, de Dryden, de Pope, de Swift, du D^r Johnson, ni d'aucun écrivain d'ailleurs. Non pas qu'il aurait dû passer de la théorie à la pratique de la rhétorique, mais l'étroitesse du cadre de référence a des effets regrettables. Bien que la rhétorique ait envahi la critique littéraire au moins depuis l'époque d'Horace et de son *Ars poetica*, Howell laisse également cette dernière discipline de côté, qu'elle date des temps anciens ou qu'elle concerne les temps modernes. Pourtant la critique littéraire est, dans les deux cas, la source d'importantes réflexions sur la rhétorique et sur la poétique. Toute la discussion sur la critique littéraire élisabéthaine et néo-classique, les figures poétiques de l'ère « augustinienne » anglaise, les concepts d'« esprit » (*wit*) et d'« imagination », l'œuvre de plusieurs générations de critiques, rien de tout cela n'est étudié. Le résultat ne manifeste pas seulement un esprit de clocher ou une « surspécialisation »; il témoigne que l'histoire d'un des faits littéraires les plus marquants s'inscrit à l'intérieur d'un vide produit par quelques départements américains de langues et de communication.

En tant qu'histoire, l'ouvrage de Howell est donc assez primaire. Il ne s'intéresse aux auteurs et à leurs œuvres que s'ils ajoutent à la tradition rhétorique ou que s'ils la modifient de façon substantielle. L'importance accordée au changement aux dépens de la continuité signifie que Howell est incapable de donner dans ce volumineux ouvrage une image cohérente

de la rhétorique comme phénomène social et culturel. Il est évident que les notions fondamentales de la rhétorique sont restées les mêmes au cours de cette période, chaque rhéteur s'adaptant d'une façon ou d'une autre à l'audience particulière à laquelle il s'adressait, qu'elle soit littéraire ou juridique, savante ou d'un niveau élémentaire. Les grands textes de rhétorique classique d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, jouissaient d'une diffusion importante en Angleterre et avaient par conséquent de nombreux lecteurs. Ces textes, souvent accompagnés de commentaires détaillés, provenaient des principaux éditeurs de livres savants en Europe; quelques-uns étaient imprimés en Angleterre, édités par des savants anglais¹⁰. La tradition classique représentait un ensemble de connaissances que devaient maîtriser tous ceux qui étudiaient la rhétorique, connaissances essentielles à leurs propres productions en langue vernaculaire.

Une histoire qui néglige la vitalité persistante d'une tradition et n'attribue de valeur qu'à la nouveauté — par définition ce qui est rare ou inusité — ne voit plus le sujet même dont elle veut faire l'histoire. Howell n'essaie jamais de tracer une image réelle de la place qu'a occupée la rhétorique dans l'éducation; cette omission, nous le verrons, a de sérieuses conséquences. Il se concentre avant tout sur les textes rhétoriques écrits en anglais. Toutefois, comme l'enseignement dans les universités et les écoles continuait d'être dispensé

10 Pour une excellente bibliographie des textes rhétoriques publiés durant cette période en Europe, voir Murphy (1981), ainsi que mon compte rendu dans *Quarterly Journal of Speech*. Voir aussi l'importante mise à jour de *A Short-Title Catalogue of Books Printed in England [...] 1475-1640*, par W.A. Jackson, F.S. Ferguson et K.F. Pantzer.

surtout en latin, la grande majorité de ceux qui ont eu une formation en rhétorique à cette époque l'ont acquise par l'étude de textes latins (certains, peu nombreux, utilisaient même des textes grecs). Le marché de textes écrits en anglais, de fait, est minoritaire — un manque qui n'a pas encore été expliqué pleinement. Aussi des auteurs anglais écrivirent-ils des ouvrages de rhétorique en latin à l'intention du principal public lecteur, lié aux institutions et de tradition scolastique. Négliger le contexte dans lequel et pour lequel la rhétorique a été écrite, c'est donner une image déséquilibrée et erronée de ses fonctions intellectuelle et culturelle¹¹.

Non seulement Howell laisse-t-il de côté les grandes questions, mais encore il est incapable de relier les textes anglais qu'il étudie à la tradition classique dont ils tirent à peu près toute leur substance. Aussi se déclare-t-il stupéfait devant la définition conventionnelle (remontant à Cicéron et à Quintilien) que l'on donne, à l'époque Tudor, d'un trope comme étant une déviation du discours normal : « the implication is plain not only that tropes involve the use of words in some orbit outside of their usual ones », mais aussi que le motif en est « ornament rather than necessity » (1956, p. 130). Howell devrait savoir que la recommandation d'Aristote sur l'emploi de mots « étrangers » dans sa *Rhétorique*, ou que la définition, donnée par d'autres auteurs, de la métaphore

comme *translatio* d'un domaine du savoir à un autre, sont porteurs de significations beaucoup plus vastes que ce que les brèves indications d'un auteur de manuel peuvent suggérer. Ainsi, à propos de la distinction classique de Puttenham, qui veut que la prose soit un peu au-dessus de la simple conversation, et la poésie au-dessus de la prose, Howell fait remarquer avec indignation :

This view amounts to a denial that the language of ordinary life can be a medium for oratory or poetry. It also amounts to an affirmation that the medium for oratory and poetry can be found only by dressing-up the language of ordinary life with such violations of our daily speech as the tropes and figures represent (*ibid.*, p. 328).

On ne peut être que stupéfait de voir un chercheur qui a consacré quarante ans de sa vie à sa spécialité, la rhétorique, ne pas remarquer que durant près de deux mille ans, de la *Rhétorique* d'Aristote jusqu'à l'*Ad Herennium*, Cicéron, Quintilien et un nombre incalculable d'auteurs, on a jugé que la langue des belles-lettres ne pouvait être celle de la vie courante. Pour n'en donner qu'un seul exemple, chez Puttenham, le chapitre 2 du livre III de l'*Arte of English Poesie* (1589) est intitulé « How our writing and speeches ought to be figurative, and if they be not doe greatly disgrace the cause and purpose of the speaker and writer » (Puttenham, p. 138)¹². Loin d'être des « violations of our daily speech », ils en sont le per-

11 Marc Fumaroli, dans *L'Âge de l'éloquence*, a donné un modèle d'une histoire de la rhétorique qui tient compte du contexte social et intellectuel de la période étudiée; voir aussi mon compte rendu critique dans *History of European Ideas*.

12 L'on retrouve la même idée, clairement exprimée, chez les poètes de la Pléiade. Voir à ce propos Holyoake, p. 104, 144, 185.

fectionnement : la langue atteint son plus haut degré de formalisme et d'expressivité dans les tropes et figures de rhétorique. D'ailleurs, un certain nombre de théoriciens estimaient que la rhétorique n'est qu'une systématisation de la langue courante, car des hommes soumis aux passions ou au désespoir utilisent spontanément certaines formes d'expression que les premiers rhéteurs ont notées et codifiées¹³. Les textes portant sur ce sujet sont bien connus.

L'aveuglement de Howell devant la tradition rhétorique au sens le plus large du mot diminue considérablement la valeur de son travail. Mais il y ajoute une animosité à l'endroit des multiples aspects de l'*elocutio* qui ne fait qu'empirer la situation. Traitant d'un texte classique sur les tropes et les figures, il commente avec impatience :

It may seem strange that human energy should be applied so diligently to this interminable enumeration of stylistic devices, when the subject of communication offers more philosophic and more humane approaches. [Such an interest is] more concerned with the husks than with the kernels of style (1956, p. 33-34).

En dépit de ce rejet, le fait est que la doctrine des tropes et des figures portait non seulement sur la « paille », mais aussi sur le « grain » du style. Il s'agissait d'une systématisation des structures de la langue et des structures affectives qui traitait des plus petits détails, puisque ce n'est qu'à ce niveau-là que la langue peut représenter convenablement les mouve-

ments de l'esprit et des émotions. Et pourtant, bien qu'il semble étrange, de la part d'un historien, de rejeter l'élément auquel ses propres textes ont consacré tant d'énergie et de créativité, c'est là l'erreur dans laquelle Howell a persisté.

Reprenant quinze ans plus tard son histoire, en l'étendant au XVIII^e siècle (1971), il manifeste encore plus d'hostilité à l'égard de l'*elocutio*. Howell porte un jugement sur la tradition rhétorique et sur les idées qu'elle a émises concernant le style sans accorder d'importance au contexte, et il ne fait preuve ni de neutralité ni d'impartialité; il juge, en fait, selon sa propre idéologie. Il est un adepte du style sans fioritures; il estime qu'il existe une norme de la langue courante dont toute déviation ou ornementation serait condamnable. Son point de vue sur le langage est utilitaire, matérialiste, et son texte favori est une déclaration de Locke selon laquelle la langue doit communiquer « Thoughts or Ideas [...] with as much ease and *quickness*, as is possible [...]. Thereby to convey the Knowledge of Things » (Locke, p. 504).

Si Locke, en tant qu'ennemi avéré de la rhétorique, peut à des fins polémiques laisser de côté toute référence au langage comme facteur susceptible d'influencer les passions et le jugement, il est par contre fort dangereux pour un historien de la rhétorique d'en faire autant. Howell paraphrase d'ailleurs Locke et approuve sa

13 Vickers, 1970, p. 94-96, 100-105, 107-108, 110-115; 1988, p. 1-3, 295-305.

prophetic indication of the direction in which a reconstructed rhetoric might develop out of the necessity to recognize that language is abused or deficient when it fails to convey with ease and quickness a knowledge of things between one man and another (1971, p. 284).

Cependant, les conséquences de cette réification du langage au niveau de l'échange de savoir sur les objets ont été brillamment exposées, dès 1726, par un satiriste consommé, Jonathan Swift. Au chapitre 5 du livre III des *Voyages de Gulliver*, les sages de la Grande Académie de Lagado, croyant que « Words are only Names for Things », ont atteint le stade où ils transportent « about them such *Things* as were necessary to express the particular Business they are to discourse on ». Gulliver est émerveillé par cette invention et ce n'est qu'à regret qu'il y reconnaît un désavantage :

the new scheme of expressing themselves by *Things* [...] hath only this Inconvenience attending it; that if a Man's Business be very great, and of various kinds, he must be obliged in Proportion to carry a greater Bundle of *Things* upon his Back, unless he can afford one or two strong Servants to attend him. I have often beheld two of these Sages almost sinking under the Weight of their Packs, like Pedlars among us; who when they met in the streets would lay down their Loads, open their Sacks, and hold Conversation for an Hour together; then put up their Implements, help each other to resume their Burthens, and take their Leave.

But, for short Conversation a Man may carry Implements in his Pockets and under his Arms, enough to supply him, and in his House he cannot be at a Loss; therefore the Room where Company meet who practice

this Art, is full of all *Things* ready at Hand, requisite to furnish Matter for this Kind of artificial Converse (Swift, p. 185-186).

Cette parodie pleine d'ironie — avec ses jeux de mots « hold Conversation » et « *Things* ready at Hand » — suffit presque à démontrer que réduire les mots à des objets et ignorer le fonctionnement sémiotique du langage est une erreur. Entre « mots » et « objets », il faut introduire « idées » ou « concepts », comme dans la théorie traditionnelle du langage, ou alors les différencier nettement, comme le fait Saussure. La distinction entre signifié et signifiant ne peut être abandonnée; on ne peut pas non plus les considérer comme des objets interchangeable.

Les auteurs qui ne partagent pas l'idée que Howell se fait du langage comme étant « [the] transferring accurate ideas of things », soit ne figurent pas dans son ouvrage¹⁴, soit font l'objet de critiques acerbes. Les figures de rhétorique, répète-t-il à de nombreuses reprises, « [belong] in the world of learning », « never in the world of everyday life » (1971, p. 106). Les rhéteurs répètent ces figures « endlessly » (p. 120), ou se complaisent dans une « elaborate and endless analysis » (p. 112). Un style qui recourt à ces moyens est fatalement « ornate, intricate, [...] showy, extravagant » (p. 446 : Dante? Shakespeare? Racine?). Ces « natural perversions » relèvent d'une « ancient machinery¹⁵ » (p. 446-447); elles sont qualifiées, de façon de plus en plus

14 Certaines notes infrapaginales (par exemple, p. 140, 613-614) énumèrent la liste des traités portant sur le style ou le langage dont Howell refuse tout simplement de parler; en dépit de son format imposant, ce livre ne donne de la rhétorique qu'une histoire partielle et biaisée, tentant en somme de présenter une rhétorique sans rhétorique.

15 « Modern » est l'éloge favori de Howell, comme si ce que nous faisons aujourd'hui est forcément ce qu'il faut faire.

méprisante, comme étant « extravagant, self-regarding » (p. 491), « ritualistic », « contrived », « largely useless » (p. 514, 506)¹⁶. Il n'est pas surprenant que Howell répète mot pour mot le passage de son premier ouvrage sur le concept du langage artistique comme « violation [of] everyday speech » (p. 515).

Cette animosité trahit une profonde incompréhension de ce qu'est la rhétorique. On peut observer à maintes reprises, dans chacune des périodes de sa longue histoire (soit depuis 84 avant J.-C. environ jusqu'à 1820 au moins, du *Ad Herennium* à Fontanier), le besoin d'avoir des listes de figures, avec définitions et exemples. Bien entendu, étudiants, professeurs et auteurs ont trouvé la systématisation des ressources expressives du langage extrêmement intéressante. John Holmes, par exemple, annonçait avec fierté en 1775 qu'il avait inclus dans sa liste « about 250 *Figures*, etc. That is all, and indeed many more than all that are treated of in any other One Book » (Howell, 1971, p. 128). C'était le véritable cœur de la rhétorique, et quiconque veut comprendre la littérature du passé doit partager cet intérêt pour l'*isocolon*, l'*hyperbate* et la *métonymie*. Ce sont des techniques qu'il faut apprendre.

La méfiance de Howell à l'endroit de la rhétorique porte aussi sur sa fonction, son but. Il attaque l'*elocutio* non seulement parce qu'elle viole le discours de tous les jours, mais aussi pour l'audace qu'elle manifeste en s'adressant à nos émotions. Après deux mille ans d'his-

toire de la rhétorique comme art de la persuasion, dont l'efficacité dans la vie courante venait de sa capacité à influencer les passions et les sentiments humains, Howell peut encore écrire comme si ce pouvoir était totalement répréhensible et illégitime. Là encore il imite Locke dans sa méfiance à l'égard des émotions, et exprime avec une naïveté utopique l'opinion que tout appel aux sentiments, même si la cause en est parfaitement justifiée, signifie « distorted ideas, misdirected judgments, and highly coloured expressions » (p. 492). Il convient selon lui de supprimer l'appel aux sentiments en faveur d'un discours « logical, scientific, rational ». Mais l'idée qu'un emploi du langage dénué d'affectivité est automatiquement « vrai » et « rationnel » est un mythe, et ceux qui croient à la possibilité d'une communication libre de tout jugement de valeur, d'un « échange de données » neutre, devraient relire Gregory Bateson qui démontre que « the logician's dream that men should communicate only by unambiguous digital signals has not come true and is unlikely to » (Bateson, p. 388). Pareil rêve est compréhensible de la part d'un linguiste informaticien, mais chez un historien de la rhétorique, c'est assez surprenant. L'effet d'une pareille théorie sur l'histoire est, une fois de plus, de la fausser. Croyant que la persuasion équivaut au mal — et par conséquent prouvant qu'il est incapable de comprendre la rhétorique — Howell non seulement tente de passer outre l'étude de l'*elocutio*, à laquelle on a attaché plus d'importance qu'à

¹⁶ Pour d'autres exemples de la manifestation de préjugés envers l'*elocutio*, voir p. 90, 113-115, 119, 138, 140-141, 142, 145-146, 202-203, 243, 458, 489, 631, 712.

toutes les autres parties de la rhétorique réunies, mais il ne veut pas comprendre ou encore dénaturer le sens des énoncés venant de rhéteurs qu'il approuve et qu'il a lui-même cités. Ainsi en est-il de Fénelon, dont il a qualifié les *Dialogues sur l'éloquence* de « first modern rhetoric » (1971, p. 505) et dont il cite un passage où, s'appuyant sur l'autorité de Platon, Fénelon affirme qu'« un discours n'est éloquent qu'autant qu'il agit dans l'âme de l'auditeur » (Fénelon, p. 686), fait appel à ses passions, le persuade d'agir¹⁷. Négligeant tout cela, Howell déclare que selon Fénelon l'orateur rend « deeply human truth visible » (1971, p. 507), ce qui devient le point de repère de son argumentation, même si le Fénelon qu'il cite¹⁸ insiste toujours sur le fait que « l'éloquence consiste, non-seulement dans la preuve, mais encore dans l'art d'*exciter les passions*. Pour les exciter, il faut les peindre; ainsi je crois que toute l'éloquence se réduit à *prouver, à peindre, et à toucher* » (Fénelon, p. 688). L'histoire de la rhétorique est ainsi falsifiée pour s'adapter aux préjugés de l'historien. Adam Smith, lui aussi, a dit que l'appel aux sentiments est ce qui fonde l'art oratoire (Howell, 1971, p. 550-551), tout comme George Campbell qui a réitéré l'idée traditionnelle que les figures de style étaient le meilleur moyen de susciter les passions (p. 589). Selon John Lawson, « Figures are the Language of the Passions » (p. 620); Joseph Priestley, de son côté, a traité

du pouvoir qu'avait la littérature de susciter les émotions (p. 635). Cela n'empêche pas Howell de déclarer que tous les quatre seraient partisans de ce qu'il appelle la « New Rhetoric » qui, prétend-il, méprise les appels aux sentiments et rend « truth visible » (p. 615). Pourtant aucun d'entre eux n'a épousé la conception platonicienne de la vérité d'une façon aussi naïve, et aucun ne rejette ainsi les passions. Howell refuse de voir la persistance de la pensée rhétorique selon laquelle on influence la raison en suscitant les passions.

Ses préjugés envers le « langage de la passion » affectent non seulement le contenu mais aussi l'argumentation et la structure de son livre. Celui-ci comporte cinq chapitres principaux qui traitent tour à tour de la logique aristotélicienne de 1615 à 1825; de la rhétorique de Cicéron de 1700 à 1759; de la rhétorique oratoire de 1702 à 1806; de la « nouvelle logique » (« New Logic ») de 1690 à 1814, et de la « nouvelle rhétorique » de 1646 à 1800. À première vue, cette chronologie confuse semble n'avoir aucun fondement : la logique est séparée de la rhétorique et divisée en deux chapitres qui couvrent à peu près la même période; les propos de Locke sur la logique se trouvent aux pages 264 et suivantes, et ceux qu'il tient sur la rhétorique aux pages 489 et suivantes; la Royal Society apparaît pour la première fois à la page 448, bien après que l'auteur ait présenté la logique et la rhétorique

17 Howell, 1971, p. 507-508. Howell cite la traduction de William Stevenson (Londres, 1722) : « [...] an Oration is so far eloquent as it affects the Hearer's Mind ».

18 Howell, 1971, p. 516, dans la traduction de Stevenson : « Eloquence consists not only in giving clear convincing Proofs; but likewise in the Art of moving the "Passions". [...] the whole Art of Oratory may be reduc'd to *proving, painting, and raising the Passions* ».

de la fin du XVIII^e siècle. Une seconde lecture permet de se rendre compte que l'organisation du livre est une manipulation de la chronologie, comme pour faire croire que la structure donnée à la thèse du livre suit le mouvement même de l'histoire. Cet arrangement traduit la division prédéterminée par l'auteur des matériaux « anciens » (quelque 240 pages) et « nouveaux » (environ 450 pages). La « vieille » logique est bien sûr celle d'Aristote, topique, syllogistique; la « nouvelle » logique est inductive. La rhétorique « ancienne » est soi-disant préoccupée par l'*elocutio*, les figures de style, les cinq parties du discours; la « nouvelle » rhétorique, selon Howell, voudrait que le style soit sobre, elle serait vraie, sincère. Autrement dit, la « vieille » rhétorique représente tout ce que n'aime pas Howell, et la « nouvelle » tout ce qu'il approuve.

Cette thèse, conséquence d'un préjugé irrationnel envers l'un des éléments essentiels de la rhétorique, est formulée de la façon la plus fruste et ne peut se justifier pour aucune des périodes, ni pour aucun des auteurs dont il est question. (La réorganisation de la chronologie elle-même ne peut masquer le fait que l'« ancien » et le « nouveau » coexistaient à la même époque.) Toute attaque contre la logique signale, semble-t-il, l'apparition de la nouvelle logique, qui est censée détruire l'ancienne. La critique qu'en fait Locke soi-disant « made the topics utterly meaningless » (p. 504), et pourtant on continue à les utiliser — par exemple le syllogisme — bien après cette attaque. Si la « New Logic » doit être jugée par sa capacité à déloger l'ancienne, son histoire est celle d'un échec.

Les attaques contre la rhétorique sont aussi vieilles que la rhétorique elle-même; elles font partie, en fait, de l'enseignement de la rhétorique, sont soigneusement formulées, du genre des affirmations de sincérité, ou des dénégations de savoir-faire par celui qui va manifester ledit savoir-faire (comme le Franklin de Chaucer, et son « I lerned nevere rethorik, certeyn »). Parfois ces attaques servent à détourner l'attention d'une activité rhétorique vers un autre domaine; parfois — comme c'est le cas chez Fénelon (p. 512sq.) — elles visent la mauvaise rhétorique. Howell néglige ces distinctions et considère Fénelon comme appartenant à la nouvelle rhétorique, donc intéressant, même si ce que dit Fénelon est souvent ancien, et toujours intéressant. L'absurdité d'une pareille thèse transparait même dans ce que dit Howell des héros de la « nouvelle rhétorique » qui, si on l'en croit, sont dans la confusion la plus complète. Adam Smith a attaqué les figures de rhétorique (p. 545sq.), mais approuvait l'appel aux sentiments (p. 550-551); il a attaqué les processus d'invention et de discernement d'une part, les a loués d'autre part (p. 568); c'est un « nouveau rhéteur », puisqu'il prône la division en deux parties et non en cinq pour le discours; pourtant, ce faisant — comme le note Howell lui-même —, il ne fait que revenir à Aristote (p. 573). La « rhétorique nouvelle » — terme qui revient sans arrêt (sept fois dans un seul paragraphe), comme si de simplement le répéter pouvait amener le lecteur à y croire — n'est en somme que l'expression d'une volonté de simplification, qu'une divergence d'opinions à propos de certaines parties de la rhétorique. Un grand nombre d'éléments au sein de cette

discipline soi-disant nouvelle sont entièrement traditionnels : Fénelon est censé avoir « expanded rhetorical theory to the point where it embraced not only oratory but poetry » (p. 511), alors que cette idée remonte à l'antiquité classique¹⁹. Campbell dit également que la poésie est une branche de l'art oratoire (p. 590), Lawson retourne à Aristote (p. 626) et Howell admet même que Blair est à la fois « traditionnel » et « moderne » (p. 665). Ce ne sont pas les rhéteurs qui sont confus, mais l'historien dans sa démonstration. Quand Howell salue en Witherspoon le modèle de la « nouvelle rhétorique » parce que ce dernier recommande que le discours ait trois parties et non cinq (p. 684), le lecteur, ayant déjà vu cette idée attribuée à Adam Smith (p. 573) et à John Lawson (p. 626), et ayant noté que dans chaque cas c'est Aristote qui sert de modèle, éprouve le scepticisme le plus complet à l'endroit de ces prétentions de nouveauté et d'innovation. Le fait est qu'il n'existe pas de « nouvelle rhétorique », mais bien un débat continu sur l'importance relative de certains procédés rhétoriques.

Le caractère impressionniste de la thèse sur laquelle repose le livre de Howell est en fait un exemple non pas de discours délibératif, ni même judiciaire, mais plutôt de discours épideictique, avec ses procédés antithétiques de l'éloge et du blâme, *laus* et *vituperatio*. La proclamation de l'existence d'une « rhétorique nouvelle » s'accompagne de l'élévation d'Adam

Smith et de George Campbell au rang de pionniers et de héros (p. 602-603); tous deux reçoivent par là trop d'éloges. Je ne veux pas être injuste à leur égard simplement parce que Howell est excessif dans les louanges qu'il leur décerne mais, bien qu'étant certes dignes d'intérêt, ils ne sont ni profonds ni particulièrement originaux. Dire de Smith que dans son œuvre « rhetoric for the first time measured itself against the needs of the modern world and became fully and triumphantly responsive to those needs » (p. 556), c'est perdre toute prétention à l'objectivité. Les méchants sont, bien entendu, tous les anciens rhéteurs, avec leurs tropes et leurs schèmes.

L'un des plus importants et des plus respectés fut Henry Home, Lord Kames, dont les *Elements of Criticism* (1762) ont eu une profonde influence au XVIII^e et au XIX^e siècle (dix éditions avant 1800, vingt-sept au total avant 1840). Le D^r Johnson lui-même, qui n'aimait pas Kames, a affirmé que son ouvrage « deserves to be held in some estimation » (cité par Boswell, p. 279), et déclara en une autre occasion : « The Scotchman has taken the right method in his *Elements of Criticism*. I do not mean that he has taught us anything; but he has told us old things in a new way » (*ibid.*, p. 414). C'est là un commentaire honnête de l'utilisation que fait Kames de topiques traditionnels dans l'étude de la littérature de son temps, voire même de Shakespeare²⁰. Dans une des nombreuses notes

19 Sur l'identification de la poésie et de l'art oratoire dans la rhétorique, voir Vickers, 1968, p. 96sq., 141-142, 281sq., 288-289 et les références qui s'y trouvent.

20 Pour l'application par Kames des principes de la rhétorique classique à l'étude du style de Shakespeare, voir Vickers, 1976, p. 471-497.

infrapaginales qui donnent la liste des traités de rhétorique qu'il a simplement négligé de traiter (ce qui est tout de même assez extraordinaire), Howell déclare qu'il ne considère pas l'ouvrage de Kames comme « a contribution to rhetorical theory » (note, p. 613-614) et préfère adopter l'opinion d'un biographe qui, en 1814, faisait de Kames un tenant de la « critique philosophique » (p. 377). Pourtant, il s'agit de façon évidente d'un ouvrage sur la rhétorique et sur la poétique, qui traite de l'*elocutio* comme source de la « beauté du langage », et bon nombre de contemporains le considéraient comme une contribution considérable à la rhétorique. En fait, Howell serait-il embarrassé de trouver le nom de Kames à plusieurs reprises dans les œuvres de ses nouveaux rhéteurs, comme Joseph Priestley (p. 644) et particulièrement Hugh Blair, qui nous presse de lire les pages que Kames a consacrées aux figures de style (p. 652)? Ceci, bien entendu, est un sujet tabou; Howell ne cite que brièvement ce que Blair lui-même dit de ces figures (p. 652-653). Howell a réellement émasculé la rhétorique en supprimant toute considération sur le style, les schèmes et les tropes, et l'appel aux passions.

Ce préjugé n'affecte d'ailleurs pas seulement l'histoire interne de la rhétorique, mais aussi ses rapports avec le monde extérieur, et surtout avec l'enseignement. Quand Howell se demande pourquoi un si grand nombre d'auteurs ont passé tant de temps à enseigner l'*elocutio* à leurs élèves, il donne une explication qui lui est venue à l'esprit après avoir écrit son premier livre. La raison pour laquelle, de toutes les parties de la rhétorique, « elocution was the greatest favorite in classrooms of European

grammar schools of the sixteenth and seventeenth centuries and in the literary studies that the precollege student of those days was required to undertake » — remarquons qu'il omet ce qui se faisait dans les universités — « [is] not hard to explain » :

It was more obviously within the capacities of lower school children to be able to identify the tropes and figures of style in the poems of Horace or Virgil and in the orations of Cicero than it would have been for them to comment upon the state of the controversy in one of Cicero's forensic speeches or to show how Cicero had derived one of his arguments from such a topic as adjuncts or contraries. The tropes and the figures, in the Latin and Greek terminology that was assigned to them in textbooks on rhetorical style, must have appealed mightily to the mentality of the pedagogue. Here were long lists of definitions that students could be made to memorize in Greek and Latin and to illustrate from the classics (p. 106).

Howell conclut : « it would be impossible to overrate [the importance of the tropes and the figures] as a factor in determining Latin literary style and taste in Western Europe during the Middle Ages and the Renaissance », et il ajoute que leur influence s'est étendue aux textes vernaculaires (*ibid.*). Mais quant à savoir pourquoi les élèves étudiaient ces tropes et figures, il ne trouve rien d'autre à dire, sinon que c'était la volonté de leurs maîtres. Et alors pourquoi les maîtres le voulaient-ils? Aucune idée.

Si c'était là la seule raison d'étudier tropes et figures, nous aurions tous perdu notre temps. Mais la vérité, c'est que le mépris qu'éprouve Howell à l'égard de l'*elocutio* l'a amené à falsifier l'histoire non seulement de la rhétorique, mais aussi de l'enseignement. Il prétend maintenant que l'*elocutio* ne s'étudiait que

dans les petites classes, « lower school », terme dont on ne connaît pas le sens précis d'ailleurs; s'applique-t-il aux trois premières années de la « grammar school » ou à toute la « grammar school »? Quoi qu'il en soit, Howell cherche à minimiser l'importance de ces études, comme en fait foi ailleurs son emploi du mot « élémentaire » quand, après avoir rappelé que la rhétorique se divisait en cinq procédés de composition, il précise :

Style and delivery were of course the more elementary of these procedures, in the sense that they could be taught effectively in the lower schools. Memory has also to be counted one of the more elementary of these procedures (1975, p. 85).

De plus, l'invention et la disposition étaient « always regarded as the more difficult [stages] » (*ibid.*). Howell, en utilisant les mots « elementary » et « difficult », voulait sans doute dire quelque chose comme, respectivement, « ce que je considère sans valeur » et « ce qui a de la valeur à mes yeux », sinon on ne peut comprendre comment il pourrait ainsi falsifier l'histoire. Aucun maître n'aurait enseigné l'*elocutio* ou la *memoria* sans avoir auparavant présenté l'*inventio* (la recherche des matériaux) et la *dispositio* (leur organisation). Quant à l'*elocutio*, que Howell considère comme élémentaire, en s'appuyant, rien de moins, sur l'autorité de Quintilien, d'innombrables rhéteurs de la Renaissance ont affirmé que c'était la partie de la rhétorique la plus difficile à enseigner et à laquelle, par conséquent, il fallait consacrer le plus de temps. Aucun véritable rhéteur n'a jamais essayé de séparer de force *res* et *verba*, et c'est manquer de sérieux pour

un historien que de le faire. À mesure que la rhétorique devenait écriture plus que parole, la *memoria* et la *pronuntiatio* ont inévitablement perdu de leur importance, mais les trois premières parties constituaient, et constituent toujours, un tout. Si les ramistes ont fait passer *inventio* et *dispositio* dans la dialectique, c'était là simple opération de rangement, car pour eux, bien entendu, logique et rhétorique s'enseignaient de concert. Aussi vigoureusement que les membres des autres écoles, et souvent avec plus d'efficacité, les ramistes ont encouragé l'étude de l'*elocutio* à laquelle — comme la plupart des rhéteurs des XVI^e et XVII^e siècles — ils ont consacré des traités entiers.

Le fait que Howell n'a pas réussi à comprendre l'importance du côté pratique de la rhétorique, jusque dans ses plus petits détails, se manifeste dans son commentaire sur les ouvrages de rhétorique du XVI^e siècle, qui contenaient une « longue » liste de schèmes et de tropes, « as English schoolboys knew to their dismay » (1975, p. 158) — comme si cette liste avait pour unique fonction d'ennuyer les écoliers. Howell, admirateur du progrès, estimant que tout ce qui se fait aujourd'hui est bien fait, constate avec satisfaction que « in present-day American education students no longer memorize tropes and schemes » (p. 159). Replacée dans son contexte, cette remarque se rapproche dangereusement d'un rejet des principes pédagogiques du passé qui ne sont plus mis en pratique. Il continue en disant qu'ainsi la rhétorique

purified [itself] of some of the rhetorical mechanisms which no longer meet the needs of the modern world—

invention by resort to commonplaces, for example, or style that grows from the exploitation of the tropes and figures (p. 255).

Ce nouvel état de choses lui semble extrêmement satisfaisant, car « ordinary speech as a medium of communication better reflects the needs of a businessman's culture [while] tropes and figures were better for a culture of landed aristocrats » (p. 160). Les incursions de Howell dans l'histoire sociale et intellectuelle sont tellement superficielles et naïves qu'il serait méchant de les citer; contentons-nous donc de relever qu'il est capable d'imaginer, sans hésitation, que le monde dans lequel nous vivons est « a businessman's culture ». Est-ce que le monde se limite à Madison Avenue ou à Wall Street?

III

Les travaux de Howell sont un exemple intéressant d'une histoire déformée (inconsciemment, je suppose) par l'idéologie et par une conception étroite du sujet qu'elle traite. Lorsque nous considérons ce qu'on a dit de l'*elocutio* durant la Renaissance, et la place qu'elle occupait dans les « grammar schools » et les universités, nous pouvons voir exactement à quel point cette histoire a été falsifiée. Si l'on consulte l'énorme étude que Thomas Whitfield Baldwin a consacrée à l'enseignement au temps de la Renaissance en Angleterre, on se rend compte que c'était dans les dernières années, dans les classes les plus avancées, que l'on étudiait le plus intensément la rhétorique et en particulier l'*elocutio*. C'est au cours des quatrième, cinquième et sixième années que l'on apprenait systématiquement

par cœur les figures de rhétorique, et que l'on mettait en pratique la triade de procédés d'apprentissage recommandés dans le *Ad Herennium* — art, imitation, exercices — avec toute l'application voulue : ainsi aucun élève ne pouvait passer par ces écoles sans être marqué de façon indélébile par ce savoir. On peut s'en rendre compte en lisant l'analyse que fait Baldwin des programmes de la « grammar school », depuis celui de John Colet pour St. Paul en 1512, inspiré du *De Ratione Studii* d'Érasme (Baldwin, I, p. 78), et dont se sont littéralement emparées d'autres écoles (*ibid.*, p. 118, 134). En quatrième année, à l'âge de dix ans, les élèves pouvaient se servir de l'ouvrage fondamental d'Érasme, le *De Copia*; en cinquième, ils passaient à l'œuvre populaire de Susenbrotus, *Epitome Troporum ac Schematum*, ou à la liste des figures contenue dans le livre IV du *Ad Herennium*. Ils apprenaient par cœur un certain nombre de figures chaque jour, devaient les reconnaître dans la poésie ou la prose latine qu'ils lisaient, et les utiliser à leur tour dans leurs propres compositions en latin ou en anglais. Le programme insistait sur la maîtrise de l'*elocutio* jusque dans ses moindres détails, « by daily practice » (p. 349). À Rotherham, au début du XVII^e siècle, on se servait d'un ouvrage de rhétorique ramiste, le *Rhetoricae Libri duo* de Charles Butler (1597), et on notait les progrès des élèves de la façon suivante : « Their fore-noones Lessons were in Butler's *Rhetorick*, which they said *memoriter*, and then construed, and applied the example to the definition » (p. 427). La description que fait l'archevêque Laud de l'école de Westminster au début des années 1630 — John Dryden, le

poète, dramaturge et critique, allait fréquenter cet établissement dix ans plus tard — mentionnait que les élèves « Betwixt 4 and 5 [...] repeated a leafe or two out of some book of Rhetoricall figures » (Baldwin, I, p. 360).

D'autres études confirment les travaux de Baldwin. Foster Watson a analysé le programme établi par l'archevêque Wolsey pour la « grammar school » d'Ipswich, en date du premier septembre 1528. L'école est divisée en huit classes, et ce n'est qu'en huitième année, soit la dernière, que les élèves commencent l'étude de la rhétorique avec les figures de Donat, le maître étant chargé de leur faire remarquer « any figure of speech, uncommon beauty of style, rhetorical ornament » ou autres éléments du même genre (Watson, p. 16-18). Le modèle de programme établi par John Brinsley et décrit dans son *Ludus literarius or The Grammar School* (1612), ferait commencer plus tôt l'étude de la rhétorique, en troisième année, où l'on passerait un quart de l'année à apprendre les figures; mais l'étude de la rhétorique, insistait-il, doit se poursuivre en quatrième, cinquième et sixième, et faire partie du « constant employment » des élèves (*ibid.*, p. 99-109). Pour un autre maître, Charles Hoole, dans son ouvrage *A New Discovery of the Old Art of Teaching School* (1660; écrit vers 1636-1637), l'étude de la rhétorique commence en quatrième année, trois matins par semaine, avec pour manuel les *Elementa Rhetorices* de William Dugard. Les élèves, ayant « thoroughly learnt that little book » (Hoole, p. 132-133), devaient

le copier, recueillir des exemples et continuer d'apprendre et de revoir leurs notions de rhétorique au cours de leurs cinquième et sixième années (p. 167, 179, 191). En classe terminale, l'après-midi, ils lisaient Horace, « wherein they should be employed [...] in construing and parsing, and giving the Tropes and Figures » (p. 197).

Si Érasme a laissé son empreinte sur l'enseignement en Angleterre, il n'était quand même pas le seul à insister sur la nécessité d'assimiler l'*elocutio*. Cette préoccupation se retrouve chez d'autres grands théoriciens de l'éducation au XVI^e siècle. Dans son *De Tradendis Disciplinis* (1531), Vives conseille aux maîtres de commencer cet enseignement avec le *De Copia* d'Érasme avant de passer à l'étude des figures telles qu'elles apparaissent chez Quintilien (Vives, p. 327). Il recommande aussi un guide pratique, œuvre de Mosellanus, une table des figures « quae parieti affigi possit, ut deambulanti studioso occurrant, et quasi ingerant se oculis » (*ibid.*). Vives donnait à la rhétorique l'avant-dernière place dans son programme, juste avant les mathématiques; dans une réflexion approfondie sur les processus d'apprentissage, il estimait que la fonction de la rhétorique était d'aider l'individu à se développer grâce à l'imitation de modèles²¹. Melanchthon, le grand éducateur allemand, place également la rhétorique dans les dernières années du programme d'enseignement. Dans son école d'Eisleben, fondée en 1525 et divisée en trois classes, on initiait les élèves

21 Voir Woodward, 1906, p. 197, 200-201. Cet important ouvrage n'a pas encore été remplacé par une étude moderne : il demeure donc indispensable.

aux principes de rhétorique dans la troisième classe, en se servant d'ouvrages d'Érasme et d'Aphthonius. Dans l'importante *Obere Schule*, que Melanchthon inaugura à Nuremberg et qui a beaucoup influencé son temps, les élèves de première année — celle qui se situe dans le prolongement de l'école latine — étudiaient la rhétorique et la dialectique (*De Copia*, Cicéron, Quintilien), avant de compléter leurs études avec la poésie latine et la composition en vers, les mathématiques et le grec (Woodward, 1906, p. 221, 225).

En France, le grand réformateur de l'enseignement Andrea de Gouvéa fut invité en 1534 par la corporation de Bordeaux à réorganiser le collège de garçons (*ibid.*, p. 139-154). Il fut aidé, dans cette transformation du Collège de Guyenne, par des éducateurs aussi éminents que Budin, Grouchy et Mathurin Cordier; plus tard, on compte parmi les maîtres George Buchanan, Muret et Élie Vinet, dont la *Schola Aquitanica* de 1583 propose un programme fondé sur la pratique traditionnellement en usage dans les écoles. L'on y trouve un modèle identique à celui que l'on utilisait en Allemagne et en Angleterre : ce n'est pas avant la quatrième année (sur neuf) que « the pupils [did] attack an oration of Cicero, with which was used a little manual of rhetoric such as that of Barzizza, or of Sulpicius, or the *De Copia* » (p. 149). En troisième, l'année suivante, les garçons, maintenant âgés de treize à quatorze ans, passaient deux trimestres sur « one of the speeches of Cicero and a substantial manual of rhetoric by "some good author" », tel Despautère pour les figures (*ibid.*). Enfin, dans la « Classe de Rhétorique, or highest form »

— le nom même indique que l'on considérait la rhétorique comme le sommet de l'enseignement —, « [the] gradually increased stress [...] on rhetoric », déjà notable dans les trois années précédentes, se confirmait. Et cet enseignement était expressément fondé sur « the usage of the Roman schools of the time of Quintilian ». Chaque journée commençait

with an hour's lesson upon the precepts of the art of oratory after Cicero or Quintilian, followed at nine by one of the speeches of Cicero in illustration, and as a model for exercises in declamation and forensic prose (p. 150).

La logique, elle, sera enseignée plus tard à la Faculté des arts (p. 151).

Un des collaborateurs de Gouvéa, Mathurin Cordier (p. 159-160), fut invité en 1536 par un de ses anciens élèves, Calvin, à le rejoindre à Genève, afin d'y réorganiser le Collège de la Rive; il passa les vingt-huit années qui lui restaient à vivre « in Switzerland, always teaching, organising, or reforming schools ». Son programme d'enseignement s'étend sur sept classes et, à l'inverse de la plupart des éducateurs qui placent la logique après la rhétorique, Cordier fait étudier la logique dans l'avant-dernière année et introduit les éléments de rhétorique et l'élocution dans la classe terminale seulement. « The whole doctrine of rhetoric [was] illustrated from Cicero's speeches, and from Demosthenes (the *Olynthiacs* and *Philippics*) » (p. 160) — on commençait aussi l'apprentissage du grec plus tôt que d'habitude —, tandis que l'on analysait « for rhetorical purposes » Homère et Virgile (*ibid.*).

L'étude qu'a faite Alex Gordon de l'enseignement de la rhétorique en France au XVI^e siècle

aboutit aux mêmes conclusions²². Au Collège de Guyenne, « de la cinquième à la première, la rhétorique prenait une place de plus en plus importante dans les cours » (Gordon, p. 25). Dans les écoles des Jésuites, le modèle est le même : le programme porte sur cinq ans et, « dans la quatrième et dans la cinquième année des études, la rhétorique tenait une place importante » (*ibid.*). L'instruction en France, comme dans le reste de l'Europe de la Renaissance, ne restait pas purement théorique; « On l'enseignait d'une façon plutôt pratique que théorique » (*ibid.*). Les Jésuites, comme on peut s'y attendre, se montraient remarquablement systématiques et veillaient à tous les détails permettant aux élèves d'atteindre une maîtrise pratique du sujet : « Il s'agissait, en somme, de toute une éducation du style, visant à la perfection des moyens d'expression » (p. 26). L'attention apportée au détail est commune à tous ceux qui étudiaient la rhétorique au XVI^e siècle, et va bien au-delà des barrières artificielles qu'ont parfois dressées les historiens modernes de la rhétorique. Le système qu'utilisaient les Jésuites était exactement celui que prônaient Érasme, ou Vives, ou d'ailleurs Ramus, qui dans ses *Praelectiones* sur les *Géorgiques* de Virgile (1578) se livre à une analyse minutieuse et détaillée des figures de style; comme le fait remarquer à juste titre Gordon : « Bien entendu, il ne néglige pas le fond (il explique toutes les allusions obscures), mais son grand souci demeure le style » (p. 27). Il est évident que le soin qu'on apportait au style durant la

Renaissance devait aspirer à des fins plus hautes que le « simple ornement » auquel font référence, de façon assez méprisante, certains historiens modernes.

Plus tard, le XVII^e siècle français va connaître quelques controverses à propos de la rhétorique, mais dans les écoles son importance, au lieu de diminuer, est renforcée. La *Ratio Studiorum* des Jésuites et la dissémination rapide de leurs écoles dans l'Europe catholique tout entière a assuré une position clé à la rhétorique. Dans leur système d'éducation, comme le fait remarquer Peter France, la rhétorique apparaît comme

the culmination of the basic cycle of studies. The Jesuit pattern was followed with variations in most of the other teaching establishments. Thus most boys who went to school had a thorough grounding in rhetoric by the time they were fifteen (1972, p. 4-5).

Comme le père François de Dainville l'a montré dans plusieurs études, la réforme des Jésuites établissait des fondations solides en grammaire pendant trois années du programme. « Une quatrième année, la classe de poésie ou d'humanités, préparait ensuite les matériaux nécessaires pour la rhétorique : langue élégante, vocabulaire de choix, première étude de la composition ». Dans la cinquième et dernière classe, « la rhétorique couronnait la formation littéraire. Son objectif propre était de former à la parfaite éloquence latine [...] qui comprenait, avant tout, l'art oratoire, secondairement l'art poétique » (1968, p. 20). On pouvait at-

22 Au ch. 2 de *Ronsard et la rhétorique*. Gordon contredit, tout comme moi, la thèse de Howell : « C'est dans les classes avancées des écoles que les notions fondamentales de la rhétorique sont transmises au public lettré » (p. 227).

teindre cette maîtrise en étudiant quotidiennement les *Partitiones* de Cicéron, le *Ad Herennium*, Quintilien et le nouveau texte, devenu classique, de Soarez : *De arte rhetorica*, seul manuel recommandé jusqu'en 1659, date à laquelle il fut remplacé en partie par le *Novus candidatus rhetoricae* de Pomey (*ibid.*, p. 25, 29). Aucun professeur, dans les écoles des Jésuites, n'avait peur d'insister sur les détails, comme en témoigne l'impact énorme de certains de leurs traités ultérieurs; ils ne considéraient pas non plus l'apprentissage de la rhétorique comme une activité à la portée des petits garçons. C'était un sujet si important qu'il exigeait maturité et application.

La nouvelle thèse de Howell, voulant que l'*elocutio* fût enseignée parce qu'il était commode pour les maîtres de la faire apprendre aux plus jeunes, peut être considérée comme une simple fiction, un vœu pieux lui permettant de récrire l'histoire en la modelant selon ses propres préjugés à l'endroit de l'*elocutio*.

IV

À lire Howell, on pourrait s'imaginer que l'*elocutio* n'était étudiée que par « the precollege student », et non dans les universités (1971, p. 106). Là encore, c'est le contraire. À l'Université de Wittenberg, autre établissement façonné par Melanchthon, l'étudiant pré-inscrit devait suivre « elementary courses in logic and rhetoric ». Une fois dûment inscrit, il devait encore étudier la logique, la rhétorique, la poétique, lire Cicéron, Quintilien et quelques poètes latins (Woodward, 1906, p. 230-234). Comme dans toutes les universités européennes du XVI^e siècle, nous retrouvons là l'in-

fluence graduelle de l'humanisme sur les programmes, et une résurgence prodigieuse de la rhétorique. Melanchthon fut donc un rouage important dans la renaissance des humanités et le rétablissement des disciplines humanistes; il invita Camerarius à commenter l'œuvre de Quintilien en 1522. Il y avait quatre chaires de droit, trois de médecine et dix pour les arts libéraux.

À la Sorbonne (Gordon, p. 22-24), longtemps le bastion de la scolastique et l'ennemie du nouvel enseignement, la renaissance de l'humanisme avait déjà commencé au XV^e siècle par l'intermédiaire de Guillaume Fichet, professeur de rhétorique et auteur d'un ouvrage intitulé *Rhetorica* (1471), et qui pouvait écrire en 1472 que les muses étaient florissantes à Paris. Parmi les autres professeurs parisiens de rhétorique, à la même époque, on peut citer Robert Gaguin et aussi Guillaume Tardif (auteur d'un *Rhetoricae artis [...] compendium*, 1475), qui fut autorisé à enseigner la rhétorique à la Sorbonne en 1484. Reuchlin fut l'un de ceux qui suivirent les cours de Gaguin et de Tardif en 1473. Comme l'a montré Alex Gordon, la rhétorique était bien installée à la Sorbonne au XVI^e siècle : en 1535, les maîtres de grammaire et de rhétorique obtinrent les mêmes droits que ceux de philosophie. Les réformes de Ramus s'inscrivirent dans la tradition humaniste de pratique, d'imitation et d'exercices et, une fois adoptée la *Ratio Studiorum* en 1598, la Sorbonne choisit le système d'enseignement de la rhétorique le plus efficace qui soit.

En Angleterre, la situation est la même. Traversanus fut un des précurseurs; sa *Nova Rhetorica* fut rédigée à Cambridge et publiée

par Caxton en 1479 (Howell, 1956, p. 79-81). Comme l'a démontré Roberto Weiss, l'humanisme s'est installé en Angleterre grâce aux efforts de quelques mécènes énergiques et clairvoyants, tel Humphrey, duc de Gloucester. Les modifications aux programmes survinrent à peu près à la même époque qu'en Europe : lorsque l'évêque Fox fonda le Corpus Christi College à Oxford, en 1517, il prescrivit des cours sur l'*Orator* et sur les *Partitiones* de Cicéron, sur le *De Institutione* de Quintilien et sur les *Declamationes* attribuées au même Quintilien. Le Trinity College, également situé à Oxford, a inclus ces textes dans ses statuts en 1555, y ajoutant les *Elegantiae* de Valla; la même année, le St. John College, toujours à Oxford, accepta cette liste et y ajouta d'autres œuvres de Cicéron, d'Hermogène, d'Isocrate, de Démosthène et deux compilations de la Renaissance, celles de Trapezuntius et de Cassander (Baldwin, I, p. 103sq.). Comme Mark H. Curtis l'a démontré dans son histoire d'Oxford et de Cambridge au XVI^e siècle, la place donnée à la rhétorique et à la grammaire, dès lors égale à celle de la philosophie, et l'augmentation du temps consacré à la rhétorique ont eu pour effet de placer cette dernière — y compris l'*elocutio* — au centre de l'enseignement, qui était une fois encore pratique et non pas théorique (p. 94).

À Cambridge, le programme fut reformulé selon les mêmes principes; d'après Joan Simon, « humanist studies had been absorbed into the old framework, the arts course being adapted to make way for rhetoric and the study of classical authors while grammar was delegated to the schools » (p. 358). L'enseignement de la

logique selon les habitudes du passé disparut dans les nouveaux statuts reçus par l'Université en 1544, à la suite d'une visite d'inspection effectuée par le gouvernement. Désormais, la première année à la Faculté des lettres était consacrée aux mathématiques (incluant la cosmographie, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie), et la seconde année « was to cover dialectic and rhetoric, with texts of Aristotle, Cicero, Quintilian, and Hermogenes » (p. 252-253). La rhétorique prit de l'importance aux dépens d'autres matières (la philosophie exceptée), car « one of the few changes made in the Edwardian statutes at the outset of Elizabeth's reign was to eliminate mathematics in favour of rhetoric » (note, p. 358) — c'est peut-être une des raisons pour lesquelles Francis Bacon a fait si peu de place aux mathématiques dans sa réorganisation des sciences.

Il est donc impossible de croire que la rhétorique était l'apanage des seuls écoliers. La vigueur de l'enseignement de cette discipline dans les universités anglaises peut être évaluée à partir des traditions du temps de Sir John Cheke et de ce qui nous reste des traités publiés par John Rainoldes, Gabriel Harvey, ainsi que d'un certain nombre de manuscrits inédits. L'historien qui étudierait l'expansion de la rhétorique à cette époque aurait bien raison de s'écrier : « Wider still and wider / Shall thy bounds be set ».

V

La domination exercée par la rhétorique dans l'Europe de la Renaissance, de même que le grand prestige dont jouissait l'*elocutio*, avaient d'autres causes que les efforts de pédagogues

des petites classes dénuées d'imagination. La Renaissance prenait les classiques au sérieux, avec trop de respect parfois, et était marquée par les éloges sur le discours qu'on pouvait lire dans Isocrate²³ (*Nicocles*, 5-9) ou Cicéron (*De Oratore*, I, VIII, 30sq.). Si la parole est un don de Dieu, qui distingue l'homme de l'animal, et si elle est la pierre angulaire de toutes les sociétés civiles, l'étude du discours, et sa maîtrise sur le plan de la pratique, doivent alors être des occupations de suprême valeur, et de la plus grande utilité dans la vie. L'idéologie de la *vita activa*, cette incitation à une implication créatrice de l'homme au service des siens, était fondée sur le concept de la parole vue comme communication, échange, *praxis*. L'importance de l'*elocutio* avait été clairement établie par les rhéteurs classiques, tant par le temps qu'ils lui consacraient que par leurs déclarations explicites. Le plus cité d'entre eux, à l'époque de la Renaissance, fut certainement Quintilien, plus particulièrement dans l'avant-propos du livre VIII de son *De Institutione Oratoria*. Après avoir consacré cinq livres à l'*inventio* et à la *disputatio*, toutes deux « absolument nécessaires » à l'orateur, il passe à l'*elocutio* :

Plus exigunt laboris et curae quae secuntur. Hinc enim iam elocutionis rationem tractabimus, partem operis, ut inter omnis oratores conuenit, difficillimam. Nam et M. Antonius, cuius supra mentionem habuimus, cum a se disertos uisos esse multos ait, eloquentem neminem, diserto satis putat dicere quae oporteat, ornate autem dicere proprium esse eloquentis (VIII, prohoemium, 13).

Quintilien se réfère au *De Oratore* (I, XXI, 94) et ajoute que si Antoine ne considérait pas qu'il possédait ce don, pas plus que Lucinius Crassus, la raison en était « de la très grande difficulté d'y atteindre » (*ibid.*, 14). À propos de l'*Orator* (XIV, 44), il continue :

M. Tullius inuentionem quidem ac dispositionem prudentis hominis putat, eloquentiam oratoris, ideoque praecipue circa praecepta partis huius laboravit. Quod eum merito fecisse etiam ipso rei de qua loquimur nomine palam declaratur. Eloqui enim [hoc] est omnia quae mente conceperis promere atque ad audientis perferre, sine quo sepe ruacia sunt priora et similia gladio condito atque intra uaginam suam haerenti (*ibid.*, 14).

Hoc itaque maxime docetur, hoc nullus nisi arte adsequi potest, hic studium plurimum adhibendum : hoc exercitatio petit, hoc imitatio, hic omnis aetas consumitur : hoc maxime orator oratore praestantior, hoc genera ipsa dicendi aliis alia potiora (VIII, prohoemium, 14-16).

Bien entendu, ajoute Quintilien, Cicéron ne veut pas dire par là que nous devrions nous « occuper seulement des mots » ; il serait futile de négliger le sujet qui, après tout, constitue l'épine dorsale de tout discours (*ibid.*, 18). Nous devons unir *res* et *verba*, cultiver l'*elocutio* qui est le sommet, la réalisation même de l'*inventio* et de la *dispositio*.

Quintilien, ayant bien soin de garder une position équilibrée et nuancée, fait dans ces textes une des déclarations qui ont eu le plus d'influence. On en trouve l'écho à la Renaissance : dans la rhétorique baroque allemande, comme l'a montré Joachim Dyck ; chez les poètes de la Pléiade — Peletier (*l'Art poétique*,

23 Sur l'influence d'Isocrate, voir Marrou, ch. VII et Jßsling, ch. III.

p. 88) et Du Bellay (*Deffence*) le citent mot à mot²⁴ —; les grands éducateurs, Melanchthon (Plett, p. 18) et Budé (Woodward, 1906, p. 134) par exemple, font la même déclaration et la développent²⁵. Enfin, chez les critiques italiens du XVI^e siècle, Bernard Weinberg l'a bien noté, la poétique était pour l'essentiel synonyme d'*elocutio*, de sorte que l'on prêtait la plus grande attention au style, aux figures, au concept des trois niveaux de style, et au décorum approprié dans l'emploi des ornements et figures²⁶. Ils se servaient de ces critères pour juger les auteurs anciens et les modernes : Speroni a dit en 1581 que le grand mérite de Virgile reposait exclusivement sur l'*elocutio* (Weinberg, I, p. 170); Pagano cite la *Rhétorique* d'Aristote pour expliquer l'emploi que Pétrarque fait des figures de rhétorique (*ibid.*, p. 188). Parassio, en 1531, déclare que « l'élocution [...] est plus importante que l'invention » (p. 98); la rhétorique domine toute la théorie poétique de le Tasse (p. 646) et est tout aussi importante chez Vida (p. 715), Speroni (p. 342), Salutati (Ullman, p. 61) et bien d'autres. Les héritiers de l'Italie du XVI^e siècle furent les théoriciens et les auteurs français du siècle suivant. Peter France a retrouvé les traces de cette tendance dans la théorie et dans la pratique et, par-dessus tout, dans le théâtre du XVII^e siècle : « it is clearly *elocutio* which is

most useful to the dramatist, *elocutio* the use of language and, in particular, the use of language to simulate passion or, as we might say, to create character » (1965, p. 32).

Les rhéteurs eux-mêmes ont souvent déclaré que l'*elocutio* était la partie la plus importante de la rhétorique : Trapezuntius l'a affirmé (Monfasani, p. 282 et note p. 332) et, en Angleterre, Sherry, Puttenham et Webbe en ont fait autant (Plett, p. 77-79, 105). Cette opinion est partagée par tous ceux qui ont écrit sur la rhétorique, quelle que soit l'école dans laquelle les historiens modernes essaient de les faire entrer de force (qu'il s'agisse de l'école cicéronnienne ou de celle de Ramus, qu'elle soit formaliste ou soit d'ordre stylistique, laïque ou sacrée, catholique ou protestante) : tous croient en l'importance de l'*elocutio*, c'est-à-dire en l'importance de maîtriser toutes les nuances du discours afin de pouvoir maîtriser les émotions du public. C'est ainsi que Soarez, dans un ouvrage qui a eu un très grand retentissement, le *De Arte Rhetorica*, consacre de nombreuses pages à l'*elocutio* et cite la métaphore de Quintilien, à propos de l'épée qui reste au fourreau (f. 31v^o), pour expliquer son insistance : « Haec cum ita sint, merito tertius hic liber, qui elocutionis praecepta continet, ut duobus superioribus utilior est, sic etiam erit aliquanto longior » (f. 32v^o), car « Quod usque

24 « Eloquution est la partie certes la plus difficile & sans la quelle toutes autres choses restent comme inutiles & semblables à un clayve encores couvert de sa gayne » (*Deffence*, p. 34). Voir aussi Gordon qui rappelle que, dans les arts poétiques français, « le traitement accordé à la disposition est tout aussi sommaire que celui qu'on donne à l'invention », alors que l'on consacre « une place considérable » à l'élocution (p. 42). « Les théoriciens de la poésie empruntent aux rhéteurs toute la science des figures et des ornements oratoires » (p. 44) « sans les quelz tout oraison et poème sont nuds, manques & debiles » (Du Bellay, *Deffence*, p. 36).

25 Dans les *Elementa rhetorices*, Melanchthon affirme que l'*elocutio* était le domaine primordial de la rhétorique.

26 Weinberg, I, p. 109, 152, 804-805 : passages essentiels pour comprendre la littérature de la Renaissance.

eo magnum est atque praeclarum, usque eo admirabile, ut in eo pene sint omnia » (f. 30v^o).

Le *De Ratione Dicendi* de Vives (1533) est consacré entièrement à l'*elocutio* et transforme la rhétorique en critique littéraire, en devenant le premier traité de stylistique moderne. Certains auteurs insistent davantage sur d'autres parties de la rhétorique, selon leurs propres intérêts ou objectifs : le logicien Rudolph Agricola (Monfasani, p. 331) place *docere* avant *movere* et *delectare*, mais il est presque le seul à penser ainsi; Melanchthon insiste sur l'*inventio*, en partie parce que c'est nécessairement la première étape de la composition, mais en partie aussi parce qu'on pouvait l'appliquer directement à la théologie (CR, XIII, col. 413sq.²⁷). Par contre le livre II de son traité (*ibid.*, col. 459sq.) parle uniquement de l'*elocutio* (à laquelle il consacre à peu près le même nombre de pages qu'à l'*inventio*); il y rappelle l'enseignement traditionnel selon lequel *res* ne peut être compris sans l'aide des *verba*, et que sans cette aide les belles-lettres ne pourraient être enseignées que « de façon obscure et confuse » (col. 459). Car pour Melanchthon, « bien-parler est non seulement un art, mais il doit être considéré comme l'un des plus dignes de l'homme » (col. 460) et, s'il existe quelqu'un à qui ce parler ne fait aucun plaisir, « celui-là est fort éloigné de la nature humaine » (*ibid.*). Par la suite, Melanchthon a recours au livre III du *De Oratore* et aux livres VIII et IX de Quintilien pour donner la liste obligatoire des figures qui ne sont pas

reliées à l'art ou à l'ornementation, mais à la vie.

Même s'il est exact, comme l'a déclaré Ernst Robert Curtius, que l'enseignement de Quintilien est peut-être la principale raison pour laquelle, jusqu'à la Révolution française au moins — et de récentes études sur Stendhal (Muntéano, p. 157-159), Flaubert et Hugo inciteraient à prolonger la période —, « tous les arts littéraires reposaient sur la rhétorique scolaire » (Curtius, p. 436), il ne suffit pourtant pas de lire Quintilien pour comprendre l'importance de l'*elocutio* dans l'antiquité classique, le Moyen Âge, la Renaissance et les siècles suivants. L'histoire de la rhétorique ne peut s'écrire à partir des seuls traités de rhétorique. C'était un art qui faisait appel à la vie, et avait pour principale justification la promesse de la réussite dans l'existence. Les mots sont là pour susciter des émotions, pour entraîner les hommes dans l'action. La principale raison d'être de l'*elocutio* était son efficacité dans les affaires courantes. Bien sûr, de nombreux ouvrages de rhétorique comportent, à un moment ou l'autre, le concept de figures considérées comme des ornements, et les lecteurs modernes ont tendance à comprendre cela à la lumière de l'idée qu'ils se font de l'ornement comme un élément externe, qui survient après l'événement, qui n'est pas inhérent au processus de composition et de création. Pourtant, en 1897 déjà, Woodward, ce pionnier de l'histoire de l'éducation à l'époque de la Renaissance²⁸, formulait la bonne définition de l'*elocutio* et donnait la raison exacte

27 Voir aussi sœur M.J. La Fontaine.

28 Parmi les nombreux historiens modernes de la rhétorique qui ont signalé la place prépondérante de l'*elocutio* à la Renaissance, je ne citerai que William Garrett Crane : « In the Renaissance, style (*elocutio*) was regarded as the most important division of rhetoric. Frequently this branch included nearly everything which was considered worth attention in the entire subject » (p. 58).

pour laquelle les humanistes la jugeaient aussi importante (1897, p. 230). Elle était

manifest in all that they said and wrote. Style is the indispensable condition of permanence, almost indeed of credibility, in a literary work; in society it is accepted as the obvious mark of an educated man. The functions of eloquence [...] are of supreme dignity. For whilst it is the end of philosophy to exhibit canons of excellence in thought and character, and the use of history to illustrate them, it belongs to eloquence alone, by fitting stimulus, to enforce their application (*ibid.*).

Pour la Renaissance, en particulier, l'*elocutio* ne signifiait pas ornementation superficielle, mais pouvoir d'expression, et le fruit de l'expression, aussi bien dans l'écrit que dans l'oral. Comme l'affirme Woodward dans un autre ouvrage, il serait futile, selon les humanistes, de chercher à définir la vérité sans se servir du langage (1906, p. 101). Dans une lettre à un ami écrite en 1484, et parfois intitulée *De Formando Studio*, Rudolph Agricola divise l'étude de la philosophie en trois parties : la philosophie morale ou art du comportement, la *rerum cognitio* ou arts libéraux (comprenant nature, histoire, lettres et politique) et l'*ars commode eloqui*. Cette dernière partie est

the art of *expressing* truth. To every humanist truth was, in the first place, inconceivable unless defined in exact terms, and in the next, useless to man unless communicated and recorded. Eloquentia, then, with Agricola as with others, was much more than the ornamental garb of "eruditio", it was an essential condition of its utility (*ibid.*).

C'est d'une prise de position semblable, qui

allait bien au-delà de ce que pensaient les adeptes de la philosophie médiévale, que s'enorgueillissaient à juste titre les humanistes de la Renaissance. Woodward rappelle que Budé, dans son traité *De l'Institution du Prince* (1516), attaque les scolastiques de l'Université de Paris :

[they] will not understand that the function of eloquence is to serve as the instrument of knowledge in its relation to life, without which truth cannot be translated into action; just as a mechanic engine which no one knows how to work is no engine at all but a mere mass of metal [...]. For all their Faculties, deprived of the aid of Letters, are scabbards without swords, which may serve to scare children but nothing else (Woodward, 1906, p. 134).

L'*elocutio*, la maîtrise du langage, est particulièrement nécessaire au Roi, « [who] must cultivate "sapientia", practical wisdom, rather than "contemplatio" » (*ibid.*, p. 132).

Selon Vives, la rhétorique était « in omnes vitae partes necessaria [...] et affectus animi sermonis scintillis accenduntur, et ratio incitatur, ac movetur; quo fit, ut sermo in toto hominis regno ingentes vires obtineat, ac subinde ostendat » (*De Tradendis*, p. 356). Les étudiants devraient déclamer sur des sujets « quorum aliquis sit deinceps usus in vita » (*ibid.*, p. 360) : « Stet [...] in acie facundia omnis », insiste Vives, « pro bono et pio, contra flagitium et nefas » (p. 359-360). Le jésuite Perpinian, dans son *De Oratore* encore inédit, « conçoit l'éloquence comme s'étendant au-delà du sénat et du palais, de sorte qu'elle inclut tous les affaires, publiques et privées, civiles et religieuses²⁹ ». Le fossé entre théorie et pratique,

29 Cité et traduit par L.J. Flynn dans sa traduction de Soarez, p. 78.

entre intelligence et volonté sera franchi grâce au discours. Puisque, selon l'enseignement de Cicéron, toute vertu consiste en action, et puisque les études doivent avoir pour but la vertu, alors « Eloquence is essential to the *studia humanitatis* because of the necessity of moving the will to action », selon la pensée de Salutati (Struever, p. 59). L'importance accordée dans la philosophie de la Renaissance à la nature de la volonté fit de l'*elocutio* le lien entre la pensée et l'acte. Nancy Struever cite l'argument pénétrant de Georges de Trébizonde selon lequel « ratio [...] ipsa, quae in mentis intellectusque abditis recondita est, nisi oratione fuerit elicitata, tantum splendoris habet, quantum ignis abstrusus in silice, quem, nisi ferro provocetur, nec ignem quidem aliquis unquam appellabit » (p. 61). La pensée sans le discours serait alors une forme de ténèbres, de cécité ou d'ignorance. Donc l'orateur est symbole du savoir, du pouvoir et de la vertu, ainsi que de leur concrétisation.

Melanchthon, « l'éducateur de l'Allemagne », a rappelé ce qu'ont dit les classiques (Horace, Cicéron) de la fonction du langage dans la création des sociétés humaines et dans l'établissement des facteurs de cohésion sociale les plus importants :

Nec sine causa dictum est homines ante dispersos ac vagabundos in agris Eloquentia congregatos esse, civitates conditas, Jura, religiones legitimas nuptias, et caetera societatis humanae vincula constituta esse. Haec enim profecto tenentur oratione in civitatibus. [...] Quare constituamus id quod res est, elocutionem non esse inanem cultum, sed necessarium ad causas omnis generis vere ac proprie explicandas (*Ad Picum*, col. 691-692).

En présentant son étude « Rhetoric, or Art of Eloquence » dans *The Advancement of Learning*, Bacon expose de manière concise l'importance pratique de la rhétorique en se servant d'une citation de la Bible.

For though in true value it is inferior to wisdom, [...] yet with people it is the more mighty: for so Salomon saith, *Sapiens corde appellabitur prudens, sed dulcis eloquio majora reperiet*, signifying that profoundness of wisdom will help a man to a name or admiration, but that it is eloquence that prevaieth in an active life (III, p. 409).

Sir Philip Sidney, non moins convaincu de la nécessité de « bien faire », invoquait, dans l'ouvrage le plus dense et le plus éloquent consacré à la défense de la poésie, la tradition du langage comme un don de Dieu aux hommes pour les différencier des animaux :

For if *oratio* next to *ratio*, speech next to reason, be the greatest gift bestowed upon mortality, that cannot be praiseless which does most polish that blessing of speech (p. 121-122).

L'éloquence vient donc tout de suite après la raison, et elle est le moyen par lequel la raison peut se faire valoir.

Ce que Hegel a dit de l'impact mental — « la force de l'esprit n'est pas plus grande que son expression³⁰ » — correspond bien à la question de Puttenham « What els is man but his minde? » (p. 197), et à la pensée de Vives telle que la traduisait Ben Jonson :

Language most shewes a man: speake that I may see thee.
It springs out of the most retired, and inmost parts of us,

30 Cité par Struever, p. 73.

and is the Image of the Parent of it, the mind. No glasse renders a mans forme, or likeness, so true as his speech (*Timber: or Discoveries*, dans *Works*, VIII, p. 625³¹).

Esprit, savoir, vérité; action, pouvoir, conviction : l'*elocutio* permet le passage de la puissance à l'acte, par la maîtrise du langage et la force des émotions. Si l'*elocutio* est le pivot autour duquel tournait toute la philosophie morale et politique de la Renaissance, on ne

peut la comprendre pleinement qu'en se référant à la vie. C'est pourquoi son étude n'était l'apanage ni des très jeunes écoliers ni de pédagogues dépourvus d'imagination : elle appartenait à tous ceux qui cherchaient à être des humains au sens plein du terme.

*Traduction de Solange Vouvé,
revue par l'auteur et Benoît Beaulieu*

31 « Quippe oratio ex intimis nostris pectoris recessibus oritur, ubi verus ille ac purus homo habitat. Et imago est animi parentis sui, atque adeo hominis universi. Ut non sit ullum speculum, quod hominis simulachrum certius reddat, quam oratio », Vives, *De Ratione Dicendi*, II (p. 103), cité dans Jonson, *Works*, XI, p. 270.

Références

- BACON, Francis, *Works*, éd. J. Spedding, R.L. Ellis et D.D. Heath, Londres, 1857-1874, 14 vol.
- BALDWIN, Thomas Whitfield, *Shakspeare's "Small Latine and Lesse Greeke"*, Urbana, University of Illinois Press, 1944, 2 vol.
- BATESON, Gregory, « Redundancy and Coding », dans *Steps to an Ecology of Mind*, Londres, 1973.
- BOSWELL, James, *Life of Johnson*, éd. R.W. Chapman, Oxford Standard Authors, 1952.
- CRANE, William Garrett, *Wit and Rhetoric in the Renaissance*, New York, 1937.
- CURTIS, Mark H., *Oxford and Cambridge in Transition, 1558-1642*, Oxford, 1959.
- CURTIUS, Ernst Robert, *European Literature and the Latin Middle Ages*, trad. W.R. Trask, New York, 1953.
- DAINVILLE, François de (1940), *la Naissance de l'Humanisme moderne*, Paris, 1940.
- — — — (1968), « l'Évolution de l'enseignement de la rhétorique au XVII^e siècle », dans *XVII^e siècle*, 80-81 (1968), p. 19-43.
- DANIEL, Samuel, *Musophilus: Containning a generall defence of learning* [Londres, 1599], dans *Poems and A Defence of Ryme*, éd. A.C. Sprague, Cambridge (Mass.), 1930; Chicago, 1965.
- DU BELLAY, Joachim, *Deffence et illustration de la langue françoise*, éd. critique publiée par Henri Chamard, Paris, Didier (STFM), 1948.
- DYCK, Joachim, « Rhetorische Stillehre », dans *Ticht-Kunst. Deutsche Barockpoetik und rhetorische Tradition*, Bad Homburg, 1966; rév. 1969, p. 66-112.
- FÉNELON, *Dialogues sur l'éloquence*, dans *Œuvres*, Lefèvre, II, 1835, p. 674-711.
- FRANCE, Peter (1965), *Racine's Rhetoric*, Oxford, 1965; 1970.
- — — — (1972), *Rhetoric and Truth in France. Descartes to Diderot*, Oxford, 1972.
- FUMAROLI, Marc, *l'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980.
- GORDON, Alex L., *Ronsard et la rhétorique*, Genève, Droz, 1970.
- HOBBS, Thomas, *Leviathan*, éd. M. Oakeshott, Oxford, 1946 [1651].
- HOLYOAKE, Sidney John, *An Introduction to French Sixteenth Century Poetic Theory*, Manchester, 1972.
- HOOLE, Charles, *A New Discovery of the Old Art of Teaching School*, réimpression en fac-similé, Londres, Scolar Press, 1969; 1973 [1660].
- HOWELL, Wilbur Samuel (1956), *Logic and Rhetoric in England, 1500-1700*, Princeton (New Jersey), 1956.
- — — — (1971), *Eighteenth-Century British Logic and Rhetoric*, Princeton (New Jersey), 1971.
- — — — (1975), *Poetics, Rhetoric, and Logic. Studies in the Basic Disciplines of Criticism*, Ithaca et Londres, 1975.
- IJSSSELING, Samuel, *Rhetoric and Philosophy in Conflict*, La Hague, 1976.
- JACKSON, W.A., F.S. FERGUSON et K.F. PANTZER, *A Short-Title Catalogue of Books Printed in England [...] 1475-1640*, Londres, 1986-1991, 3 vol.
- JONSON, Ben, *Works*, éd. C.H. Herford, P. et E. Simpson, Oxford, 1925-1952, 11 vol.
- KENNEDY, George, *The Art of Persuasion in Greece*, Londres, 1963.
- LA FONTAINE, sœur M.J., *A Critical Translation of Philip Melanchthon's « Elementorum Rhetorices Libri Duo » (1542)*, University of Michigan (Ph.D.), 1968.
- LOCKE, John, *An Essay concerning Human Understanding*, éd. P.H. Nidditch, Oxford, 1975.
- MARROU, Henri-Irénée, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948.
- MELANCHTHON, Philippe, *Elementorum Rhetorices Libri duo*, dans *Opera*, XIII, Corpus Reformatorum, col. 413sq. [1542].
- — — —, *Responsio ad Picum Mirandolam*, dans *Opera*, IX, Corpus Reformatorum, col. 687sq. [1558].
- MONFASANI, John, *George of Trebizond. A Biography and a Study of his Rhetoric and Logic*, Leiden, 1976.
- MUNTEANO, Basil, *Constantes dialectiques en littérature et en histoire*, Paris, Didier, 1967.
- MURPHY, James Jerome (1974), *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from Saint Augustine to the Renaissance*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1974.
- — — — éd. (1981), *A Short-Title Catalogue of Works on Rhetorical Theory from the Beginning of Printing to A.D. 1700 [...]*, New York, 1981.

- PELETIER DU MANS, Jacques, *l'Art poétique*, éd. André Boulanger, Paris, Les Belles Lettres, 1930.
- PLETT, Heinrich F., *Rhetorik der Affekte. Englische Wirkungsästhetik im Zeitalter der Renaissance*, Tübingen, 1975.
- PUTTENHAM, George, *Arte of English Poesie*, éd. G. Willcock et A. Walker, Cambridge, 1936; 1970 [1589].
- QUINTILIEN, *De Institutione Oratoria*, texte établi et traduit par Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1975-1980, 7 vol.
- SIDNEY, Sir Philip, *An Apology for Poetry*, éd. Geoffrey Shepherd, Londres, 1965.
- SIMON, Joan, *Education and Society in Tudor England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966.
- SOAREZ, Cyprianus, *De Arte Rhetorica*, Paris, Thomas Brummennus, 1584 [1568].
- — — —, *De Arte Rhetorica*, trad. L.J. Flynn, University of Florida (Ph.D.), 1958 [1568].
- STRUEVER, Nancy, *The Language of History in the Renaissance. Rhetoric and Historical Consciousness in Florentine Humanism*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1970.
- SWIFT, Jonathan, *Gulliver's Travels*, dans *The Works of Jonathan Swift*, XI, éd. Herbert Davis, Oxford, 1941.
- ULLMAN, Berthold Louis, *The Humanism of Coluccio Salutati*, Padoue, Editrice Antenore, 1963.
- VICKERS, Brian (1968), *Francis Bacon and Renaissance Prose*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968.
- — — — (1970), *Classical Rhetoric in English Poetry*, Londres, 1970; Carbondale (Illinois), 1989.
- — — — éd. (1976), *Shakespeare: the Critical Heritage*, IV, 1753-1765, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1976.
- — — — (1983), compte rendu de Murphy, *A Short-Title Catalogue [...]*, dans *Quarterly Journal of Speech*, 69 (1983), p. 441-444 et 70 (1984), p. 335-338.
- — — — (1984), compte rendu de Fumaroli, *l'Âge de l'éloquence*, dans *History of European Ideas*, 5 (1984), p. 427-437.
- — — — (1986), « Valla's Ambivalent Praise of Pleasure: Rhetoric in the Service of Christianity », dans *Viator*, 17 (1986), p. 271-319.
- — — — (1988), *In Defence of Rhetoric*, Oxford, Oxford University Press, 1988; 1989.
- — — — (1990), « Leisure and Idleness in the Renaissance: the Ambivalence of otium », dans *Renaissance Studies*, 4 (1990), p. 1-37 et 107-154.
- VIVES, Juan Luis, *De Ratione Dicendi*, trad. J.F. Cooney, Ohio State University (Ph.D.), 1966 [1555].
- — — —, *De Tradendis Disciplinis*, dans *Omnia Opera*, VI, Valentiae edetanorum, 1785, p. 243sq.
- WATSON, Foster, *The Old Grammar Schools*, Cambridge, 1916.
- WEINBERG, Bernard, *A History of Literary Criticism in the Italian Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 1961, 2 vol.
- WEISS, Roberto, *Humanism in England During the Fifteenth Century*, Oxford, 1957 (2^e éd.).
- WOODWARD, William Harrison (1897), *Vittorino da Feltre and other Humanist Educators*, Cambridge, 1897; 1912.
- — — — (1906), *Studies in Education during the Age of the Renaissance, 1400-1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 1906; New York, Russell and Russell, 1965.